

## Nostalgies tropicales. Bernardin de Saint-Pierre et les littératures francophones de l'océan Indien

Hans-Jürgen Lüsebrink

Volume 31, numéro 2, hiver 1999

Écriture contemporaine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/501233ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/501233ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lüsebrink, H.-J. (1999). Nostalgies tropicales. Bernardin de Saint-Pierre et les littératures francophones de l'océan Indien. *Études littéraires*, 31(2), 41–52.  
<https://doi.org/10.7202/501233ar>

Résumé de l'article

Marquées par les représentations exemplaires d'un regard exotisant européen sur le monde naturel et " primitif ", les îles de l'océan Indien ont fait leur entrée dans l'espace littéraire par le biais des œuvres de Bernardin de Saint-Pierre et plus particulièrement, du Voyage à l'Île de France et du roman Paul et Virginie. Au cours des siècles, ces deux textes ont fourni à la fois les modèles de narration, les motifs et les thèmes qui sont devenus les références intertextuelles les plus importantes à partir desquelles et contre lesquelles se sont constitués les discours littéraires francophones de l'océan Indien, et surtout celui de l'île Maurice. Le présent article propose, dans un premier volet, une analyse des deux œuvres de Bernardin de Saint-Pierre, puis dresse, en un deuxième temps, un tableau critique de leur influence sur l'écriture mauricienne, et plus particulièrement celles de Thomi Pitot, Le Clézio, Vijayen Valaydon et Marcel Cabon. Cette étude souligne en dernier lieu les rapports littéraires et culturels entre le centre et la périphérie, la France et la francophonie non européenne.



# NOSTALGIES TROPICALES : BERNARDIN DE SAINT-PIERRE ET LES LITTÉRATURES FRANCOPHONES DE L'Océan Indien

Hans-Jürgen Lüsebrink

## I. Désirs d'origines

Le *Nouveau Larousse illustré. Dictionnaire universel encyclopédique* définit, dans une édition parue pendant la dernière décennie du XIX<sup>e</sup> siècle, le phénomène de la « nostalgie » comme « la maladie du retour », une « sorte de marasme produit par le désir de retourner dans le pays natal » (*Nouveau Larousse illustré*, p. 414). Dans la fiction romanesque, ce troublant désir du retour vers le pays natal a parfois pris la forme d'un retour vers des origines imaginaires, lointaines dans le temps ou dans l'espace. Cette forme de nostalgie a généré des récits utopiques, façonné des récits de voyage et érigé certaines contrées exotiques, comme Tahiti ou les îles de l'océan Indien, en lieux d'un imaginaire retour vers une patrie naturelle et égalitaire perdue dans l'histoire.

Deux œuvres de Bernardin de Saint-Pierre parues dans les années 70 et 80 du XVIII<sup>e</sup> siècle portent la trace de cette exploration nostalgique d'une patrie perdue que constituent les îles de l'océan Indien dans l'imaginaire occidental : le *Voyage à l'Île de France*, d'une part, un récit de voyage écrit en 1770 et publié en 1773 ; et, d'autre part, le roman *Paul et Virginie*, publié en 1788. Le premier ouvrage est directement issu de l'expérience d'un séjour de presque deux ans qu'effectua Bernardin de Saint-Pierre entre 1768 et 1770 sur l'Île de France, l'actuelle île Maurice, où il occupa un poste d'officier du Roi auprès du Gouverneur de l'Île<sup>1</sup>. Publié trois ans après son retour en France, *Voyage à l'Île de France* est le premier ouvrage de Bernardin de Saint-Pierre ; cet ouvrage venait clore un vaste périple qui avait mené l'auteur en Allemagne, en

---

<sup>1</sup> Sur la biographie de Bernardin de Saint-Pierre, voir Jean-Jacques Simon, *Bernardin de Saint-Pierre ou le triomphe de Flore*, Paris, Nizet, 1967.

Russie, en Irlande, en Hollande, en Pologne, à Malte, en Martinique et, enfin, à l'île Maurice. L'auteur possédait donc une expérience de voyages et d'activités professionnelles hors de France et d'Europe tout à fait singulière, voire unique, pour un écrivain et un philosophe du siècle des Lumières français.

Le plan du *Voyage à l'Île de France* esquissé dans l'avant-propos du livre donne l'impression qu'il va s'agir d'un ouvrage de géographie naturelle et humaine. L'auteur précise dans son introduction qu'il va commencer par parler des plantes, des animaux, du climat et du sol, pour traiter ensuite du paysage, du caractère et des mœurs des habitants, et enfin aborder l'industrie, les arts, le commerce et l'agriculture. Ces descriptions sous forme de lettres seront « accompagnées », ajoute Bernardin de Saint-Pierre, « d'un journal de marine relatif au voyage aller-retour en bateau entre la France et les îles de l'océan Indien, du récit d'un voyage autour de l'Île de France » et d'une « explication abrégée de quelques termes de marine et d'entretiens contenant des observations nouvelles sur la végétation » (Bernardin de Saint-Pierre, 1983, p. 26). À regarder de plus près cet ouvrage proprement transgénérique, à cheval sur les genres discursifs du journal de voyage et de la description sociologique et naturelle, on constate néanmoins que Bernardin de Saint-Pierre va bien au-delà du récit de voyage ou de l'inventaire des contrées visitées, puisqu'il prend fréquemment position, d'un point de vue philosophique et politique, sur deux phénomènes en particulier. D'une part, il se prononce sur la dégradation de la société coloniale

qu'il décrit comme un microcosme marqué par la discorde, les inégalités, la dépravation des mœurs et des coutumes : « De tant d'hommes de différents états résulte un peuple de différentes nations qui se haïssent très cordialement. On n'y estime que la fausseté » (*ibid.*, p. 112). Et à l'égard de la dépravation culturelle qu'il observe autour de lui, il ajoute : « Nul goût pour les lettres et les arts. Les sentiments naturels y sont dépravés [...] ». Cette indifférence s'étend à tout ce qui les environne » (*idem*). D'autre part, l'ouvrage de Bernardin de Saint-Pierre contient une critique acerbe de l'esclavage des noirs, la première à connaître un impact d'envergure sur l'opinion française du XVIII<sup>e</sup> siècle et la seule émanant d'un écrivain et philosophe ayant connu personnellement, à travers une expérience prolongée, les colonies de plantations françaises outre-mer. Il critique ainsi le traitement souvent brutal que subissent les esclaves noirs de la part de leurs maîtres sur l'Île de France, souligne que le café et le sucre, qui sont devenus des produits d'agrément et de luxe en Europe, ont ainsi « fait le malheur de deux parties du monde. On a dépeuplé l'Amérique afin d'avoir une terre pour les planter ; on dépeuple l'Afrique afin d'avoir une nation pour les cultiver » (*ibid.*, p. 121). Tourné vers la République des Lettres en France, il lui reproche son indifférence vis-à-vis du phénomène de l'esclavage, qui semble l'intéresser beaucoup moins que les lointaines guerres de religion ou les crimes de la conquête du Mexique par les Espagnols. « Je suis fâché », écrit-il, « que des philosophes qui combattent les abus avec tant de courage n'aient guère parlé de l'esclavage des

Noirs que pour en plaisanter. Ils se détournent au loin » (*ibid.*, p. 22)<sup>2</sup>.

Par rapport au récit de voyage de l'auteur, le roman *Paul et Virginie* offre une image diamétralement opposée de l'île Maurice. La description d'une colonie marquée par la dépravation, l'inégalité et l'esclavage fait ici place à la représentation d'un lieu d'harmonie et de bonheur situé au cœur de l'île, à l'écart des villes et des autres habitations. Les « tristes tropiques » du *Voyage à l'Île de France* — Bernardin de Saint-Pierre y parle du « spectacle d'une société malheureuse » (*ibid.*, p. 256) — se transforment ici en une vision d'un paradis terrestre, certes éphémère et utopique, situé dans le monde exotique de l'île Maurice.

*Paul et Virginie* raconte à la fois une histoire d'amour naïve et chaste entre les deux protagonistes indiqués dans le titre du roman et l'histoire d'un cercle de sociabilité harmonieuse et utopique : celui qui lie Madame de la Tour et Madame Marguerite, déçues par la vie sociale en France et s'étant retirées à l'île Maurice accompagnées de leurs enfants respectifs, Paul, le fils de Marguerite, et Virginie, la fille de Madame de la Tour. S'ajoutent à ce groupe à nette dominance féminine les beaux esclaves fidèles des protagonistes, Domingue et Marie, ainsi qu'un personnage narrateur, un vieillard, qui témoigne rétrospectivement de la destinée de cette petite communauté. Société harmonieuse et égalitaire vivant en retrait de la civilisation, cette communauté est représentée comme une réalisation sur terre de la société naturelle rousseauiste. Les clivages sociaux marquant la société

française de l'époque — en particulier entre riches et pauvres, nobles et roturiers, hommes libres et esclaves — se trouvent ici estompés au profit d'une convivialité harmonieuse où prédominent des valeurs comme la recherche du bonheur, la vertu et la sensibilité. Même le phénomène de l'esclavage, caractéristique d'une société de plantation de style ancien comme la société mauricienne, semble ici à la fois effacé — grâce à l'intégration des deux esclaves noirs, Domingue et Marie, dans la sociabilité familiale des Blancs — et radicalement stigmatisé : par exemple, dans une scène, rendue célèbre par de multiples illustrations, où Paul et Virginie implorent un maître de faire grâce à un esclave fugitif.

Jusqu'alors figé dans une temporalité cyclique régie par le rythme des saisons, cet espace paradisiaque, que Bernardin de Saint-Pierre décrit comme un « jardin d'Eden » (Bernardin de Saint-Pierre, 1984, p. 112) et qui semble marqué par une éternelle jeunesse, se trouve soudain troublé par un événement extérieur, venant d'une société civile décrite dès le début comme une société foncièrement et irrémédiablement corrompue : le départ de Virginie pour la France où sa mère, Madame de la Tour, l'envoie pour répondre à l'invitation d'une tante douairière qui promet à Virginie une éducation conforme à son état. Communiquant avec Virginie par le truchement de l'écriture, qu'il a apprise d'un vieillard et qu'il perfectionne à la lecture des *Aventures de Télémaque* de Fénelon, Paul est mis au fait de la profonde désillusion de son amie qui se décide à revenir sur l'île, mais périt

---

<sup>2</sup> Voir sur ce point aussi Isabelle Vissière, « Esclavage et roman dans *Paul et Virginie* », dans Jean-Michel Racault (éd.), *Études sur « Paul et Virginie » et l'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre*, Paris, Publications de l'Université de la Réunion / Didier-Érudition, 1986, p. 161-176.

dans une tempête juste avant son arrivée. Ébranlée par ce malheur, la petite communauté disparaît rapidement, avec les morts successives de tous les protagonistes, à l'exception du vieillard qui va transmettre leur histoire à la postérité.

Vision littéraire d'un paradis terrestre éphémère, *Paul et Virginie* traduit non seulement dans le genre de la fiction romanesque un des thèmes majeurs de l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau, en particulier l'opposition entre société civile et société naturelle, mais il semble avoir répondu également, de manière tout à fait surprenante, à un profond désir social, à une sorte d'aspiration collective : à savoir la nostalgie d'un état de société pré-moderne, égalitaire et harmonieux, où l'individu trouverait un espace et un temps en accord avec ses dispositions naturelles. Ancrée dans des désirs proprement anthropologiques qui se retrouvent au sein de toutes les sociétés, cette aspiration collective a, au XVIII<sup>e</sup> siècle, trouvé son expression dans des formes discursives particulières, à travers, notamment, la théorie politique de Rousseau et le récit de *Paul et Virginie*.

Le succès fulgurant de ce récit, en France d'abord, puis dans nombre de sociétés occidentales entre la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et la Première Guerre mondiale<sup>3</sup>, renvoie au soubassement mental et socio-culturel de cette nostalgie collective. *Paul et Virginie* a connu quelque 207 éditions différentes, un succès de librairie seul dé-

passé, au XVIII<sup>e</sup> siècle, par le *Télémaque* de Fénelon, mais qui laisse loin derrière *Candide* de Voltaire et *la Nouvelle Héloïse* de Rousseau, qui furent pourtant des best-sellers de tout premier ordre de la littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle. Témoignant d'un vaste horizon d'attente au sein de la société française de l'époque, *Paul et Virginie* fut en outre le premier ouvrage à générer un nombre considérable de « produits dérivés », ce qui constitue aujourd'hui, à l'époque de *Titanic* et de *Pocahontas* de Walt Disney, le signe même d'un best-seller. On trouve ainsi, et à profusion, des tableaux, des gravures, des cartes postales, des illustrations de livres, des tabatières, des tapisseries, des objets en porcelaine et des lampadaires, mais aussi des rubans et tissus reprenant des motifs de *Paul et Virginie*, objets dérivés auxquels s'ajoutent des formes de transposition transgénériques et transmédiatiques, du récit à l'opéra, au mélodrame, à la comédie et à la chanson, en passant aussi par le livre pour enfants et l'anthologie scolaire : tous ces produits se multiplient à partir des années 80 du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire dans le sillage immédiat du succès de l'œuvre. Et ils continuent à nourrir, de même que les rééditions du récit même, tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle et en partie jusqu'à l'époque contemporaine, le désir nostalgique des lecteurs rêvant d'une société civile proche de la nature, équilibrée et paradisiaque.

Constituant un récit simple, mélodramatique, un « manuel de l'amour naïf », comme

<sup>3</sup> Sur la réception de *Paul et Virginie*, voir Heinrich Hudde, *Bernardin de Saint-Pierre : « Paul et Virginie »*, *Studien zum Roman und seiner Wirkung*, München, Fink, 1975 ; ainsi que l'inventaire de Paul Toinet, « *Paul et Virginie* ». *Répertoire bibliographique et iconographique*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1963.

le formula Alphonse de Lamartine, un « livre qui semble une page d'enfance du monde » (*ibid.*, p. 234)<sup>4</sup>, calqué sur le modèle traditionnel de la pastorale, *Paul et Virginie* représente un phénomène porteur de deux tendances innovatrices. D'une part, l'écrivain Bernardin de Saint-Pierre devint, à cause de *Paul et Virginie*, un des tout premiers écrivains français et européens à entretenir une relation intime et particulière avec ses lecteurs, ce dont témoignent plusieurs milliers de lettres qui lui furent adressées entre 1788, année de parution de *Paul et Virginie*, et sa mort en 1814. Conservées à la Bibliothèque du Havre, ces lettres indiquent le besoin des lecteurs, et surtout des lectrices, de s'adresser à Bernardin de Saint-Pierre comme à un interlocuteur privilégié, de voir en lui un personnage de conseiller du cœur et d'ami qui avait fait la preuve de sa sensibilité en écrivant *Paul et Virginie*. Émergeant avec Jean-Jacques Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, cette nouvelle fonction de l'écrivain prit le relais, pour un certain lectorat urbain et à dominante féminine, de la fonction beaucoup plus ancienne occupée par le prêtre-conseiller, précisément à ce moment de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle où la pratique religieuse en général et la pratique de la confession en particulier diminuaient de manière significative parmi les couches sociales en cause (Spaas ; Goulemot et Masseau). D'autre part — seconde tendance innovatrice —, *Paul et Virginie*, ce récit marqué par une profonde nostalgie du retour aux origines, devint en Occident un puissant modèle de perception du monde

non européen considéré comme « exotique », en l'occurrence celui des îles de l'océan Indien. Représentations exemplaires du regard exotisant de l'Europe sur le monde non européen et « primitif », *Paul et Virginie*, ainsi que le *Voyage à l'Île de France*, se transformèrent ainsi en matrices à partir desquelles, et contre lesquelles, se constituèrent, dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, les littératures francophones de l'océan Indien, et en particulier celle de l'île Maurice.

## II. Réfutations et nostalgies

La littérature mauricienne d'expression française est née à partir d'une réflexion, à la fois critique et nostalgique — au sens défini par le *Grand Larousse illustré* cité au début de cette étude —, sur l'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre, et en particulier sur ces deux textes fondateurs que constituent le *Voyage à l'Île de France* et *Paul et Virginie*. Cette littérature fut inaugurée en effet, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, par une réfutation du récit de voyage de l'écrivain français, rédigée en 1805 sous le titre *Quelques observations sur l'ouvrage intitulé : Voyage à l'Île de France par un officier du Roi* et due à un écrivain créole originaire de Port-Louis, la capitale de l'île Maurice, Thomi Pitot. Prononcée sous la forme d'un discours lors d'une séance d'une société savante locale, la Société d'Émulation de l'Île de France, et seulement publiée en 1886<sup>5</sup>, cette réfutation se proposa de présenter une vision « de l'interieur » de l'île, s'opposant à la vision tout

<sup>4</sup> Alphonse de Lamartine, *Graziella* (1848), cité d'après Bernardin de Saint-Pierre dans *Paul et Virginie*.

<sup>5</sup> Thomi Pitot, *Réfutation du « Voyage à l'Île de France » de Bernardin de Saint-Pierre*, Bulletin de la Société d'Émulation de l'Île de France, 1886 ; réédité dans : *Bernardin de Saint-Pierre / Thomi Pitot / L'abbé Ducrocq : Île de France. Voyage et controverses*, Île Maurice, Éditions Alma, 1996, p. 137-178.

extérieure de l'écrivain et philosophe français que Pitot dénonça comme délibérément partielle. En les citant d'abord, en les commentant par la suite, Thomi Pitot s'attaqua en particulier aux passages du *Voyage à l'Île de France* concernant la société coloniale blanche, représentée comme inégalitaire et dépravée, et aux passages relatifs à l'esclavage des nègres. Reprocher à la colonie de n'y avoir « nul goût pour les lettres et les arts » (Pitot, p. 143) serait, d'après Pitot, méconnaître le fait qu'à l'époque du voyage de Bernardin de Saint-Pierre, la colonie était « à peine fondée » et qu'elle a fait des progrès considérables depuis. Les reproches d'indifférence à l'art et de débauche formulés par l'auteur du *Voyage à l'Île de France* lui paraissent aussi peu fondés que la dénonciation des abus de l'esclavage, dénonciation dont Pitot relève le caractère soit inexact, soit délibérément exagéré.

Derrière l'examen minutieux d'un ouvrage paru plus de trente ans auparavant et ayant forgé l'image de l'île Maurice en France et plus généralement en Europe, se dessine en effet chez Thomi Pitot une volonté de prise de distance par rapport à un écrivain représentant à ses yeux l'arrogance intellectuelle de la métropole. Thomi Pitot incarnait la vision des colons créoles de l'île Maurice, qui étaient foncièrement critiques à l'égard de la Révolution Française et de son impact sur le monde colonial — dont l'indépendance d'Haïti en 1804 et l'annexion de l'île Maurice par l'Angleterre en 1810 auraient été les conséquences néfastes. Il s'opposa à la défense des esclaves noirs par des écrivains comme Bernardin de Saint-Pierre, défense qui aurait été en profonde contradiction avec leur silence devant les victimes de la Terreur et les actes de barbarie commis par les Révolutionnaires.

Se proposant de défendre les « vrais intérêts de la colonie » (*ibid.*, p. 148), il a recours à l'écriture pour soutenir ce que l'on pourrait appeler une « identité collective » offensée : « Regardons-nous tous comme des fils dont la mère fut outragée, comme des soldats généreux que la patrie éplorée appelle à sa défense » (*ibid.*, p. 160). Sa prise de parole littéraire sert ainsi, dans ce tout premier ouvrage de la littérature mauricienne d'expression française, à mettre en cause le regard de l'Autre, en l'occurrence celui d'un Français de la métropole, Bernardin de Saint-Pierre, sur leur propre espace géographique, culturel et vital. Ce regard, porté par le désir nostalgique de trouver un ailleurs naturel, égalitaire et paradisiaque, qui est profondément démenti par la réalité sociale qu'il rencontre, se trouve ainsi réfuté comme foncièrement faux et déformant. Dans les dernières pages de l'ouvrage de Thomi Pitot, la réfutation du *Voyage à l'Île de France* débouche ainsi sur la vision d'une littérature propre qui trouverait un discours adéquat pour évoquer la faune, la flore et les paysages de l'île. Cette littérature devrait, à ses yeux, utiliser une écriture qui viserait non pas à un inventaire descriptif froid et distancié de l'île, comme dans le *Voyage à l'Île de France* de Bernardin de Saint-Pierre, mais au contraire à un rapport d'identification, à la fois émotionnel et affectif. « J'avais promis », note Thomi Pitot à la fin de sa réfutation, « de défendre nos fruits, nos fleurs, nos bosquets, nos richesses végétales, etc. Je voulus emprunter de M. de Saint-Pierre, lui-même, les traits les plus heureux de mon tableau » (*ibid.*, p. 173). Et il trace, en guise de conclusion, un tableau de cette vision propre de l'île qu'il développe à travers toute une série de phrases au condition-

nel commençant par des énoncés comme « j'aurais décrit », « j'aurais dit », « j'aurais pu citer » et « j'aurais parlé ». Réservée à de futurs écrivains mauriciens, cette vision diamétralement opposée à celle de Bernardin de Saint-Pierre pourrait néanmoins s'inspirer, selon Pitot, du style de l'écrivain français, en particulier de celui des passages descriptifs. Réfutant d'emblée les présupposés fondamentaux de l'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre, il s'approprie néanmoins certains de ses registres stylistiques, et glisse sa voix dans les interstices d'un discours à l'en-droit duquel il garde une attitude profondément ambivalente :

J'aurais dit, avec lui, *La nature a tout disposé dans nos climats avec des attentions maternelles pour dédommager les habitants de l'éloignement de leur patrie. [...] J'aurais étalé aux yeux de mon lecteur, nos calebasses pleines de lait, nos œufs frais, nos gâteaux de riz sur des feuilles de bananiers ; nos corbeilles chargées de patates, de mangues, d'oranges, de grenades, de fruits de Cythère, de dattes, d'ananas, — offrant à la fois, les mets les plus sains, les couleurs les plus gaies, et les sucs les plus agréables !* (ibid., p. 174)<sup>6</sup>

Si le *Voyage à l'Île de France* a ainsi joué le rôle d'une borne textuelle par rapport à laquelle la littérature mauricienne d'expression française s'est définie, surtout à ses débuts, en se distanciant résolument du regard européen et du désir nostalgique dont il est habité, *Paul et Virginie* a plutôt joué le rôle d'une matrice souterraine qui n'est revenue

à la surface que dans la littérature contemporaine des îles de l'océan Indien, et en particulier à l'île Maurice. « Tout écrivain mauricien », a affirmé le critique littéraire mauricien Vijayen Valaydon lors d'un colloque à l'Université de l'île Maurice en juillet 1998, « éprouve consciemment ou inconsciemment le désir de faire référence à *Paul et Virginie* » (Valaydon, 1998). En affirmant également que « chaque roman mauricien d'expression française offre une lecture de *Paul et Virginie* », il soutient que de nombreux grands thèmes de la littérature mauricienne sont conçus et mis en récit à partir et à travers des personnages et des schémas narratifs issus ou dérivés du roman de Bernardin de Saint-Pierre, par exemple : l'enfance, le retour nostalgique aux origines, l'amour inséparable d'une certaine révolte contre l'ordre établi, ou encore le thème narratif du couple conçu comme une symbiose où la mort d'un partenaire entraîne fatalement celle de l'autre. Cet impact de Bernardin de Saint-Pierre s'explique partiellement par la présence de son roman dans l'enseignement primaire et secondaire<sup>7</sup>, enseignement dont la portée a cependant été limitée par le fait que le français, depuis la conquête de l'île en 1810 (et jusqu'à une époque très récente), ne constitue plus qu'une matière et non pas la langue d'enseignement<sup>8</sup>.

<sup>6</sup> Les passages en italique sont des citations reprises du *Voyage à l'Île de France* de Bernardin de Saint-Pierre.

<sup>7</sup> Voir sur ce sujet Vijayen Valaydon, *le Mythe de « Paul et Virginie » dans les romans mauriciens d'expression française et dans « le Chercheur d'or » de J.M.G. Le Clézio*, Stanley, Rose-Hill, Éditions de l'océan Indien, 1992, p. 32 : « Dans le cycle primaire, les enfants prennent connaissance de l'histoire de ces deux héros nationaux, notamment dans les manuels scolaires comme les *Nouvelles lectures mauriciennes*, qui regroupent d'autres textes retraçant les principaux moments de l'histoire mauricienne ».

<sup>8</sup> Voir la parution d'un dossier pédagogique à l'occasion de l'insertion de *Paul et Virginie* dans les programmes de la littérature française au niveau de la School Certificate (second cycle à l'île Maurice) : « *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre », dans *Culture et pédagogie. Revue de l'Association mauricienne des enseignants de français*, 8 (mars 1990), 69 p.



La présence de *Paul et Virginie* dans la culture orale, à travers un processus de réoralisation du récit, se révèle beaucoup plus importante dans le contexte linguistique et socioculturel de l'île Maurice, où l'immense majorité de la population parle français ou plutôt un français créole, mais a été scolarisée en anglais. Cette présence orale du roman s'est manifestée en particulier à travers des chansons et des contes en créole sur Bernardin de Saint-Pierre, et à travers des récits suscités par des lieux de mémoire rappelant notamment le naufrage du navire Saint-Géran, sur lequel périt Virginie, sur la côte nord de l'île (Valaydon, 1992, p. 31-34)<sup>9</sup>.

La présence intertextuelle de *Paul et Virginie* dans la littérature mauricienne se manifeste pour sa part de manière explicite, à travers des allusions à Bernardin de Saint-Pierre dans des romans comme *Brasse-au-vent* de Marcel Cabon, paru en 1989, ou *À l'autre bout de moi* (1960) de Thérèse Humbert. Le roman de Cabon évoque à quatre reprises *Paul et Virginie* et cite en exergue un passage du *Voyage à l'Île de France* qui fait précisément référence à la dimension édénique de l'univers mauricien :

L'Île de France était déserte lorsque Mascarenhas la découvrit. Les premiers Français qui s'y établirent furent des cultivateurs. Ils y apportèrent une grande simplicité de mœurs, de la bonne foi, l'amour de l'hospitalité et même l'indifférence pour les richesses. M. de La Bourdonnais, qui est en quelque sorte le fondateur de la colonie, y amena des ouvriers, bonne espèce d'hommes, et quelques mauvais sujets que leurs parents y avaient fait passer ; il les força d'être utiles (Cabon, p.n.n.).

Poète d'origine paysanne et autodidacte, « ayant passé », selon son propre témoignage, « la plus grande partie de [s]a vie parmi les paysans, vivant de leur vie, mangeant souvent à leur écuelle » (Prosper, p. 162), Marcel Cabon (1921-1972) situe son roman historique à la même époque et en partie dans les mêmes décors que *Paul et Virginie* ; mais il oppose à la vision idyllique de Bernardin de Saint-Pierre et à la nostalgie d'une union réussie entre société civile et société naturelle, la représentation d'une société coloniale traversée par de profonds clivages et stigmatisée notamment par l'existence de l'esclavage. Le récit d'une utopie sur terre, constitutif de *Paul et Virginie*, cède ici la place au récit des bouleversements introduits par la Révolution Française, le roman ayant été publié exactement deux cents ans après la diffusion dans l'île Maurice en novembre 1789 de la nouvelle des événements révolutionnaires dans la métropole .

Jean-Marie Gustave Le Clézio, dont la famille est d'origine mauricienne et qui se considère lui-même, pour une partie de son œuvre tout au moins, comme un écrivain fortement lié à l'univers culturel de l'île Maurice<sup>10</sup>, utilisa *Paul et Virginie* comme une des deux grandes matrices intertextuelles de son roman *le Chercheur d'or*, l'autre étant *Treasure Island* de Robert Louis Stevenson. Se déroulant dans les mêmes lieux que *Paul et Virginie* — la Rivière Noire et la montagne du Maine Brabant au sud de l'Île —, ce roman de Le Clézio est

<sup>9</sup> Voir aussi le dossier pédagogique cité (note 8), p. 12, qui prend comme point de départ certains de ces lieux de mémoire en montrant, sous forme de photos, la statue de Mahé de La Bourdonnais, le monument en souvenir du naufrage du bateau Saint-Géran, le buste de Virginie et le jardin de Paul.

<sup>10</sup> « Je vivais dans une atmosphère totalement mauricienne. Mon père était originaire de l'île, mais il avait dû la quitter. [...] Surtout, à chaque fois que l'on parlait de quelque chose en dehors de la vie quotidienne, de littérature, d'histoire, c'était toujours en rapport avec l'île Maurice » (Le Clézio, 1990, p. 3).

tissé autour de deux personnages frère et sœur amoureux l'un de l'autre, Alexis et Laure. Ceux-ci parcourent en outre les mêmes chemins que les personnages de Bernardin de Saint-Pierre, et leur recherche de l'or finit par se transformer, dans une perspective tout imprégnée de l'imaginaire et des présupposés philosophiques de Jean-Jacques Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre, en des retrouvailles avec une nature pure et harmonieuse et en une quête nostalgique réussie de soi-même. Alexis compare explicitement sa sœur à Virginie, ce qui la ferait « sourire » (Le Clézio, 1985, p. 316). Souterraine, ne se trouvant thématisée qu'à travers quelques allusions explicites dans *le Chercheur d'or*, la référence au roman de Bernardin de Saint-Pierre façonne tout particulièrement l'imaginaire du personnage central de Laure, qui évoque l'histoire de *Paul et Virginie* dès les premiers échanges avec Alexis. Au début, celui-ci se montre toutefois très réticent à l'égard du pouvoir de fascination (et d'identification) qu'exerce ce récit sur sa sœur : « Laure me parle aussi de Paul et Virginie, mais c'est une histoire que je n'aime pas, parce que Virginie avait si peur de se déshabiller pour entrer dans la mer. Je trouve cela ridicule, et je dis à Laure que ce n'est sûrement pas une histoire vraie, mais cela la met en colère. Elle dit que je n'y comprends rien » (*ibid.*, p. 69).

Paru en 1981, le roman de Marcel Cabon intitulé *Namasté* reprend des éléments structuraux de *Paul et Virginie* en donnant à certains d'entre eux une signification radicalement différente : le couple Paul et Virginie se retrouve ici à travers le couple Ram et Oumaoudi ; le village, situé dans la même vallée des prêtres où se trouvent les demeures de Paul et Virginie, est marqué,

jusqu'à la mort d'Oumaoudi, par une temporalité cyclique et un univers édénique semblables à ceux du roman de Bernardin de Saint-Pierre ; le roman mauricien, à l'exemple de son ancêtre français, est un roman à dominante féminine où les pères et grands-pères sont morts ou absents ; et à l'instar de la fin de *Paul et Virginie*, *Namasté* se termine avec la mort d'Oumaoudi (qui périt dans un ouragan) et celle de son amant Ram, qui la suit rapidement dans la tombe. Repris et retraillés, ces éléments structuraux prennent cependant sens à partir d'un univers culturel et mental radicalement différent de celui de la France des Lumières dans lequel était ancrée l'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre : à la place des nombreuses références bibliques et pastorales (Racault et Benrekassa) qui caractérisent le discours de *Paul et Virginie*, celui de *Namasté* baigne dans des croyances hindoues, entre autres, celle en la réincarnation. Et au lieu de l'affirmation philanthropique et éclairée d'une égalité entre les races impliquant cette convivialité harmonieuse que donne à lire le roman de Bernardin de Saint-Pierre, l'œuvre de Marcel Cabon montre une culture mauricienne composée d'éléments culturels très divers et hétérogènes, une culture hybride, caractérisée par un français parsemé de paroles hindi et créoles et intégrant des références culturelles à la fois occidentales et asiatiques.

### III. Conclusions

L'exemple de l'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre et de son impact sur les littératures francophones de l'océan Indien donne ainsi à lire sous un angle particulier les rapports littéraires et culturels entre centre et périphérie, entre France et fran-

cophonie non européenne. *Paul et Virginie* et le *Voyage à l'Île de France* ont été à la fois des catalyseurs et des matrices intertextuelles importants, voire dominants, de la constitution d'une littérature francophone, en l'occurrence celle de l'île Maurice, et de ses formes de représentation. Ces deux textes de référence majeurs ont fourni des modèles de narration, des motifs, des thèmes et des registres stylistiques de description. Mais ils ont aussi suscité des reformulations « à rebrousse-poil » de formes de perception et d'identité présentes chez Bernardin de Saint-Pierre. C'est par exemple le cas d'Alain Le Breton, dont le roman *Emmenez-moi à l'île Maurice*, paru en 1986, est également traversé par des références au rêve utopique de *Paul et Virginie*, mais avec un sens radicalement nouveau, comme chez nombre d'autres écrivains de l'océan Indien :

Où était-elle aujourd'hui cette île ? Une palette de races, de cultures, de langues, avec ses églises, ses temples, ses mosquées, ses pagodes, avec ses coutumes... Et mon rêve me revenait : un mélange de tout cela, une race forte qui en naissait avec un esprit nouveau, une île Maurice sans compartiments, sans préjugés, sans superstitions, une île Maurice ayant bouclé sa destinée, créatrice (Le Breton, p. 129).

Cette interrogation sur l'identité culturelle de l'île Maurice formulée par le personnage principal aboutit à un questionnement sur son histoire et sur ses représentations dans la littérature européenne, chez Bernardin de Saint-Pierre et Charles Baudelaire en particulier, ce dernier ayant évoqué son séjour sur l'île dans plusieurs poèmes des *Fleurs du mal*. La nostalgie d'un espace paradisiaque — de « ce jardin qui avait accueilli Bernardin de Saint-Pierre et qui attendait Baudelaire et Toulet » (*ibid.*, p. 128), d'une île « cou-

verte d'une épaisse forêt d'ébéniers, de tambalacoques, de colophanes et où les dodos la peuplaient » (*idem*) — qui avait imprégné les représentations européennes de l'espace insulaire se trouve supplantée au cours du récit de Le Breton par l'exploration d'une réalité radicalement différente, mais qui semble porter malgré elle les traces des rêves exotiques du passé. Les rapports entre la littérature mauricienne contemporaine et son ancêtre métropolitain, Bernardin de Saint-Pierre, peuvent ainsi être décrits à travers un double mouvement de prise de distance et de retour nostalgique du passé : une prise de distance par rapport à un regard européen perçu comme foncièrement extérieur, à la fois exotique (surtout dans *Paul et Virginie*) et orienté idéologiquement par la philosophie des Lumières (en particulier dans *Voyage à l'Île de France*) ; et un retour parfois nostalgique de constellations narratives et de registres de description développés par Bernardin de Saint-Pierre, qui resurgissent tel un refoulé mal domestiqué continuant à exercer une fascination certaine dans nombre de textes contemporains des littératures francophones de l'océan Indien.

À travers la constitution des littératures francophones de l'océan Indien qui reprend des matrices occidentales tout en les utilisant à rebrousse-poil se défait ainsi un des derniers lieux refuges d'une nostalgie des origines où se réconcilieraient histoire et nature, société civile et société naturelle, race noire et race blanche. Ces littératures n'ont cessé de déconstruire les mythes fondateurs de cette aspiration nostalgique, de dénoncer ses contradictions, et de mettre brutalement l'écrivain occidental, en l'occur-

rence Bernardin de Saint-Pierre, et ses  
lecteurs face aux origines mêmes de sa  
nostalgie — que le *Nouveau Larousse*

*illustré* avait diagnostiquées comme fon-  
cièrement « pathologiques ».

### Références

- BENREKASSA, Georges, « l'Univers culturel de *Paul et Virginie* : texte, intertexte, contexte », dans *Fables de la personne*, Paris, Presses universitaires de France, 1985, p. 57-133.
- BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *Voyage à l'Île de France. Un officier du roi à l'île Maurice, 1768-1770*, introduction et notes d'Yves Benot, Paris, La Découverte / Maspéro, 1983.
- BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *Paul et Virginie*, préface, commentaires et notes de J. Van den Heuvel, Paris, Le Livre de poche, 1984.
- CABON, Marcel, *Brasse-au-Vent*, introduction et glossaire par Aslakha Callikan-Proag, Stanley, Rose-Hill, Éditions de l'océan Indien, 1989.
- GOULEMOT, Jean-Marie et Didier MASSEAU, « Lettres d'un grand homme ou quand les lecteurs écrivent », dans Mireille Bossis (éd.), *la Lettre à la croisée de l'individuel et du social*, Paris, Kimé, 1994, p. 39-47.
- HUDDE, Heinrich, *Bernardin de Saint-Pierre : « Paul et Virginie »*, Studien zum Roman und seiner Wirkung, München, Fink, 1975.
- LE BRETON, Alain, *Emmenez-moi à l'île Maurice. Roman*, Stanley, Rose-Hill, Éditions de l'océan Indien, 1986.
- LE CLÉZIO, Jean-Marie Gustave, *le Chercheur d'or*, Paris, Gallimard (Folio), 1985.
- — —, « Écrire c'est entrer dans la bataille », propos recueillis par Jean-Marie Rouart, dans *le Figaro littéraire* (17 avril 1990), p. 3.
- Nouveau Larousse illustré. Dictionnaire universel encyclopédique*, t. 4, Paris, Larousse, s.d. (env. 1895).
- « *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre », dans *Culture et pédagogie. Revue de l'Association mauricienne des enseignants de français*, 8 (mars 1990), 69 p.
- PITOT, Thomi, *Réfutation du Voyage à l'Île de France de Bernardin de Saint-Pierre*, Bulletin de la Société d'Émulation de l'Île de France, 1886 ; réédité dans : *Bernardin de Saint-Pierre / Thomi Pitot / L'abbé Ducrocq : Île de France. Voyage et controverses*, île Maurice, Éditions Alma, 1996, p. 137-178.
- PROSPER, Jean-Georges, *Histoire de la littérature mauricienne de langue française*, préface de René Pomeau, Stanley, Rose-Hill, Éditions de l'océan Indien, 1994.
- RACAULT, Jean-Michel, « Pastorale et roman dans *Paul et Virginie* », dans *Études sur « Paul et Virginie » et l'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre*, Paris, Publications de l'Université de la Réunion / Didier-Érudition, 1986, p. 177-200.
- SIMON, Jean-Jacques, *Bernardin de Saint-Pierre ou le triomphe de Flore*, Paris, Nizet, 1967.
- SPAAS, Lieve, *Lettres de Catherine de Saint-Pierre à son frère Bernardin*, préface d'Arlette Farge, Paris, L'Harmattan, 1996.
- TOINET, Paul, « *Paul et Virginie* ». Répertoire bibliographique et iconographique, Paris, Maisonneuve et Larose, 1963.
- VALAYDON, Vijayen, *Le Mythe de « Paul et Virginie » dans les romans mauriciens d'expression française et dans « le Chercheur d'or » de J.M.G. Le Clézio*, Stanley, Rose-Hill, Éditions de l'océan Indien, 1992.
- — —, *la Permanence de « Paul et Virginie » dans la littérature mauricienne d'expression française*, dans Vinesh Y. Hookoomsing (éd.), *l'Océan Indien dans les littératures de langue française. Pays réels, pays rêvés, pays révélés*, Actes du colloque international, île Maurice (juillet 1997), île Maurice, Publications of the University of Mauritius, 1998.
- VISSIÈRE, Isabelle, « Esclavage et roman dans *Paul et Virginie* », dans Jean-Michel Racault (éd.), *Études sur « Paul et Virginie » et l'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre*, Paris, Publications de l'Université de la Réunion / Didier-Érudition, 1986.